

Voltaire

ÉLOGE DE MME DU CHÂTELET

[1749]

Madame du Châtelet a rendu un double service à la postérité, en traduisant le livre des Principes, & en l'enrichissant d'un Commentaire. Il est vrai que la Langue latine, dans laquelle il est écrit, est entendue de tous les Savans; mais il en coûte toujours quelques fatigues, à lire des choses abstraites dans une Langue étrangere : d'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques & physiques qui manquoient aux anciens.

A l'égard du Commentaire algébrique, c'est un Ouvrage au-dessus de la traduction. Madame du Châtelet y travailla sur les idées de M. Clairaut : elle fit tous les calculs elle-même; & quand elle avoit achevé un chapitre, M. Clairaut l'examinait & le corrigeoit.

Autant qu'on doit s'étonner, qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandoit de si grandes lumieres & un travail si obstiné, autant doit-on déplorer sa perte prématurée. Elle n'avoit pas encore entièrement terminé le Commentaire, lorsqu'elle prévint que la mort pouvoit l'enlever; elle étoit jalouse de sa gloire, & n'avoit point cet orgueil de la fausse modestie, qui consiste à paroître mépriser ce qu'on souhaite, & à vouloir paroître supérieure à cette gloire véritable, la seule récompense de ceux qui servent le public, la seule digne des grandes ames, qu'il est beau de rechercher, & qu'on n'affecte de dédaigner, que quand on est incapable d'y atteindre.

Elle joignit à ce goût pour la gloire, une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui est souvent le fruit des études sérieuses. Jamais femme ne fut si savante qu'elle; & jamais personne ne mérita moins qu'on dit d'elle, c'est une femme savante : elle ne parloit jamais de science, qu'à ceux avec qui elle croyoit pouvoir s'instruire, & jamais n'en parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles, où il se fait une guerre d'esprit; où l'on établit une espece de Tribunal; où l'on juge son siècle, par lequel, en récompense, on est jugé très-sévèrement. Elle a vécu long-tems dans des sociétés où l'on ignoroit ce qu'elle étoit; & elle ne prenoit pas garde à cette ignorance.

Née avec une éloquence singuliere, cette éloquence ne se déployoit, que quand elle avoit des objets dignes d'elle. Ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit, ces petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des choses ordinaires, n'entroient point dans

l'immensité de ses talents; le mot propre, la précision, la justesse & la force étoient le caractere de son éloquence; elle eût plutôt écrit comme Pascal & Nicole, que comme Madame de Sévigné.

Mais cette fermeté sévère, & cette trempe vigoureuse de son esprit ne le rendoient pas inaccessible aux beautés de sentiments : les charmes de la poésie & de l'éloquence la pénétoient; & jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savoit par cœur les meilleurs vers, & ne pouvoit souffrir les médiocres. C'étoit un avantage qu'elle eut sur *Newton*, d'unir à la profondeur de la philosophie, le goût le plus vif & le plus délicat pour les Belles-Lettres. Parmi tant de travaux que le Savant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croiroit qu'elle trouva du tems, non-seulement pour remplir tous les devoirs de la société, mais pour en rechercher, avec avidité, tous les amusemens? Elle se livroit au plus grand monde, comme à l'étude; tout ce qui occupe la société étoit de son ressort, hors la médisance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule; elle n'avoit ni le tems ni la volonté de s'en apercevoir; & quand on lui disoit que quelques personnes ne lui avoient pas rendu justice, elle répondoit qu'elle vouloit l'ignorer. On lui montra un jour, je ne sais quelle misérable brochure, dans laquelle un Auteur, qui n'étoit pas à portée de la connoître, avoit osé mal parler d'elle. Elle dit que si l'Auteur avoit perdu son temps à écrire ces inutilités, elle ne vouloit pas perdre le sien à les lire; & le lendemain ayant sçu qu'on avoit renfermé l'Auteur de ce libelle, elle écrivit en sa faveur, sans qu'il l'ait jamais sçu.

Elle fut regrettée à la Cour de France, autant qu'on peut l'être dans un pays, où les intérêts personnels font si aisément oublier tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à tous ceux qui l'on connue particulièrement, & qui ont été à portée de voir l'étendue de son esprit & la grandeur de son ame.

Il eût été heureux pour ses amis, qu'elle n'eût pas entrepris cet Ouvrage, dont les Savans vont jouir. On peut dire d'elle, en déplorant sa destinée, *perit arte fuâ*.

Elle se crut frappée à mort long-tems avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors, elle ne songea plus qu'à employer le peu de tems qu'elle prévoyoit lui rester, à finir ce qu'elle avoit entrepris, & à dérober à la mort ce qu'elle regardoit comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur & l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles, dans un tems où le repos l'auroit sauvée, amenerent enfin cette mort qu'elle avoit prévue. Elle sentit sa fin approcher; & par un mélange singulier de sentiments qui sembloient se combattre, on la vit regretter la

vie, & regarder la mort avec intrépidité : la douleur d'une séparation éternelle affligeoit sensiblement son ame; & la philosophie dont cette ame étoit remplie, lui laissoit tout son courage. Un homme qui s'arrachant tristement à sa famille qui le pleure, & qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'est que le foible portrait de sa douleur & de sa fermeté : de sorte que ceux qui furent les témoins de ses derniers momens, sentoient doublement sa perte, par leur propre affliction & par ses regrets, & admiroient en même-tems la force de son esprit, qui mêloit à des regrets si touchans, une constance si inébranlable». Elle mourut à Luneville en 1749, âgée de quarante-trois ans.

Source : Reproduit de J. de La Porte, *Histoire littéraire des femmes françoises*, Paris, Chez Lacombe, libraire, t. 4, 1769, p. 312-316